hibouk
Eva Roth
SURVIVRE
AVEC MON PÈRE
LA JOIE DE LIRE

Survivre avec mon père

Eva Roth

Survivre avec mon père

Traduit de l'allemand
par Camille Logoz

EXTRAIT

LA JOIE DE LIRE

1.
UNE VOITURE SURGIE DE NULLE PART, ET QUI ROULE

— Finis ton assiette, a dit Papa, je vais te montrer quelque chose.

J'ai enfilé mes chaussures à la hâte. Nous sommes sortis et avons longé la rue. Papa a tiré une clé de sa poche et les phares d'une voiture argentée garée le long du trottoir ont clignoté. Elle avait une roue de secours à l'arrière et j'ai eu la certitude qu'elle pouvait traverser des rivières.

— Monte, a dit Papa.

Lui-même a ouvert la portière droite et s'est assis sur le siège du passager. Voulait-il que je prenne le volant ? J'ai eu un moment d'hésitation.

Il est ressorti, a fait le tour de la voiture et m'a tendu la clé.

— Ah oui. Tu en as besoin.

J'ai regardé autour de moi. Et si quelqu'un nous observait ? Et si quelqu'un pensait que mon père avait perdu la tête et que je ne pouvais plus vivre chez lui ? Je suis restée immobile. Il n'y avait personne à la fenêtre des maisons voisines, mais sait-on jamais ? Seule la vieille dame d'en face se trouvait dans son jardinet, penchée sur ses sacs de courses. Elle ne nous prêtait aucune attention. Pourtant, j'étais incapable de faire un geste ; même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu m'asseoir à la place du conducteur. Rien que l'imaginer m'était difficile.

— Pourquoi devrais-je prendre le volant ? ai-je demandé.

— Parce qu'on part en voyage, a dit Papa. Et s'il m'arrive quelque chose au milieu de nulle part, il faudra que tu puisses aller chercher de l'aide.

— Avec la voiture ?

— Évidemment.

Papa avait des projets de vacances ? Et je devais le sauver s'il lui arrivait quelque chose ? Avec une voiture ? Et s'il lui arrivait quelque chose et que je

ne réussissais pas à le sauver ? Me retrouverais-je toute seule au milieu de nulle part ? La tête me tournait. Je me suis agrippée à la portière.

— Où part-on ? ai-je demandé, mais il n'a pas eu l'air d'entendre.

Il s'est contenté de me regarder et de soupirer :

— Bon, d'accord. Je conduis jusqu'au parking du magasin de bricolage. Mais après, c'est à toi.

Je n'en avais aucune envie. Mes genoux tremblaient, j'avais le ventre noué. Quand nous sommes arrivés au parking, j'ai compris que Papa ne plaisantait pas. Il voulait que j'apprenne à conduire. Même si en moi, tout s'y opposait, j'ai décidé de jouer le jeu. Je ne voulais surtout pas perdre Papa une nouvelle fois. Je voulais qu'il continue à me parler, car depuis une année, il ne m'avait pas dit grand-chose d'autre que « Viens ! » ou « Tu as faim ? » ou « C'est l'heure. » Je n'avais pas le choix : je suis montée dans la voiture.

C'est tout juste si mes jambes atteignaient les pédales. En les étirant bien, ça allait plus ou moins.

— Le plus important, a dit Papa, c'est l'accélérateur et le frein.

La voiture avait l'air plus grande dehors que dedans. Papa a réglé mon siège pour que je puisse voir par-dessus le capot : hauteur maximale et distance minimale. Je me suis cramponnée au volant.

— Elle est à qui, cette voiture ? ai-je demandé.

— À nous, a dit Papa.

Sur ma gauche et ma droite, il y avait des rangées de voitures stationnées.

— Le principal, a dit Papa, c'est de ne renverser personne. Le reste, c'est comme les autos-tamponneuses.

Les autos-tamponneuses ? Ça me rappelait la fête foraine. Ça me rappelait quand on s'amusait à faire des tours dans une petite voiture avec Papa, tandis que Maman restait sur le bord de la piste et me faisait des signes avec ma barbe à papa. Soit, j'allais jouer aux autos-tamponneuses ! La voiture était

juste plus grande qu'autrefois. Mais moi aussi j'avais grandi. Et Maman, je n'avais qu'à l'imaginer, par exemple sous l'arbre à me faire des signes devant les voitures alignées.

J'ai appuyé doucement sur l'accélérateur.

On roulait ! Et si j'appuyais un peu plus fort, on roulait un peu plus vite. Même assez vite. Je ne savais pas du tout si je laissais assez d'espace entre moi et l'arrière des voitures. Papa aurait-il le temps de saisir le volant avant que je ne fasse un accident ? Un peu plus loin, une femme traversait la route, un bébé en écharpe. Elle s'est arrêtée au milieu de la chaussée, s'est retournée et a tendu la main vers un enfant qui trottinait derrière elle. J'ai eu tout à coup très peur, au point d'oublier où était le frein. La femme et les enfants se rapprochaient de plus en plus, j'ai hurlé, Papa a tiré le frein à main et a saisi le volant ; après une embardée, la voiture s'est immobilisée dans une secousse.

La femme nous a regardés, l'air courroucé, et Papa a chuchoté :

— Fais comme si tu avais dix-huit ans !

Je me suis grandie autant que possible. Car, en réalité j'ai douze ans, pas dix-huit. Papa a levé la main en signe d'excuse. La femme a pris son enfant par la main et poursuivi son chemin.

— Bon, a dit Papa, je vais nous conduire à la lisière de la forêt. Là-bas, au moins, il n'y a pas de piétons sauvages qui surgissent de nulle part.

Sur le chemin de la forêt, je me suis affaissée, épuisée, contre le siège du passager. J'aurais voulu rester assise là, tandis que Papa conduisait sur les routes à travers bois. Fallait-il lui dire que je voulais bien aller en voiture avec lui, à condition de ne pas conduire ? Par peur qu'il arrête à nouveau de me parler, j'ai renoncé.

Quand nous sommes arrivés à la lisière de la forêt, Papa a pris le temps de tout m'expliquer, et je me suis entraînée sur les chemins : accélérer, freiner, rester sur ma droite. Rester sur ma droite n'était pas si simple. S'arrêter, mettre le pommeau sur P,

arrêter le moteur. Allumer le moteur, appuyer sur le frein, passer sur D, lâcher le frein, appuyer sur l'accélérateur, avancer. Marche arrière, marche avant. Je tenais fermement le volant et c'était comme un mélange d'autos-tamponneuses et de train fantôme : bien et pas bien à la fois.

2
PAPA SE REMET À PARLER

Tout a commencé quelques jours avant ce fameux samedi où il m'a appris à conduire. Papa et moi prenions le petit-déjeuner dans la cuisine. Il m'a passé le cacao et a dit :

— Il est temps que tu apprennes à conduire.

Je suis restée sans voix, non pas parce que la conduite est interdite aux enfants, mais parce qu'en ce lundi matin tout à fait banal, Papa m'avait adressé la parole. J'ai versé un monticule de cacao dans ma tasse et j'ai mélangé jusqu'à obtenir une bouillie ; je l'ai bue à la cuillère en attendant qu'il dise autre chose. Mais il se contentait de rester assis là, à me regarder avec ses yeux pétillants.

— On n'a même pas de voiture, ai-je dit.

Papa a attrapé le livre à côté de lui. Il s'intitulait *Survivre en pleine nature : trucs et astuces.*

Il l'a poussé vers moi, l'a tapoté du doigt et a hoché la tête. Puis il s'est levé et a dit en sortant de la pièce :

— L'être humain s'est habitué à beaucoup trop de confort. On a pourtant besoin de très peu pour survivre.

J'aurais voulu lui rappeler que je n'avais pas encore le droit de conduire. Et ce livre de survie, que venait-il faire là-dedans ? Jusque-là, Papa ne s'était jamais intéressé à la nature, sauf quand il s'était remis au jogging. Mais déjà il criait « À plus ! » et la porte s'est refermée sur lui.

Le livre ne m'a pas appris grand-chose. Il parlait de nœuds résistant aux tempêtes et de plantes sauvages comestibles, mais il n'était pas question de voiture. Papa avait dit qu'on avait besoin de très peu pour survivre. Alors pourquoi devais-je

apprendre à conduire alors que nous nous étions toujours débrouillés sans voiture ? J'ai réfléchi sur le chemin de l'école. Que cherchait Papa avec ce livre et cette idée saugrenue ? Et pourquoi était-il aussi mystérieux ? J'étais bien sûr plutôt contente de faire quelque chose avec lui, mais conduire était-ce indispensable ?

Les jours suivants, le livre est resté sur la table de la cuisine. Il m'arrivait de le feuilleter, mais Papa n'en a plus parlé. Je n'ai pas osé poser de questions car je sentais qu'en lui, il se passait quelque chose. Cette dernière année avait été éprouvante. Depuis que Maman était partie, Papa passait son temps assis à table, le teint grisâtre, à regarder à travers moi. Moi aussi j'étais souvent assise à table. De temps à autre, Papa allait au travail et moi à l'école. Grand-papa et Grand-maman Perk venaient parfois et préparaient un ragoût pour qu'on mange au moins quelque chose de chaud. Ils essayaient de nous parler. Au début, ils chuchotaient mais, avec

le temps, ils s'étaient remis à parler normalement, voire très fort, de choses banales comme de bottes en caoutchouc, de salade de patates et du chien du voisin. De tout, sauf de Maman. Et peu à peu, l'été était arrivé.

Une semaine a passé, et le livre était toujours là. Je le faisais glisser d'un bout à l'autre de la table. Je le retournais, puis le remettais à l'endroit, du côté de la couverture représentant un homme debout devant sa tente. Parfois, je m'imaginais au volant d'une voiture. Papa semblait avoir oublié le livre, en tout cas il n'en parlait plus. Mais il ne le rangeait pas non plus. Quand le samedi suivant, il m'a donné ma première leçon de conduite, je me suis demandé si ce nulle part d'où j'étais censée le sauver était la pleine nature dont parlait le livre.

3
GRAND-PAPA ET GRAND-MAMAN PERK

Le dimanche soir, Grand-papa Perk a fait griller des saucisses. Comme notre balcon est plutôt étroit, nous étions alignés les uns à côté des autres.

— C'est bientôt les vacances d'été, a dit Grand-maman avec un sourire adressé d'abord à moi puis à Grand-papa qui retournait les saucisses.

Grand-papa s'est exclamé :

— Pour les vacances d'été, quoi de mieux que le sable et la mer !

Grand-maman m'a caressé les cheveux :

— Cette année, nous avons loué le même appartement en Croatie. Tu voudrais venir avec nous ? Tu peux bien sûr à nouveau emmener tes copines. Avec Grand-papa, nous nous sommes beaucoup amusés la dernière fois.

— On a déjà un plan, a dit Papa. Peut-être que Lila viendra avec vous une autre fois.

— Un plan ? s'est exclamé Grand-papa pendant que Grand-maman s'efforçait de maintenir une mine enjouée.

— Qu'est-ce que vous allez faire de beau ? m'a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules. J'aurais bien voulu le savoir !

— J'ai envie de repartir en vacances, a dit Papa. De prendre du bon temps. Avec Lila. On se met en route et on regarde où ça nous mène. Si ça nous plaît, on reste, sinon, on repart.

— Se mettre en route ? a demandé Grand-papa. Comment ça ?

— On a une voiture, maintenant, a expliqué Papa.

— Et moi… me suis-je écriée.

Mais Papa m'a lancé un regard en coin. J'ai tout de suite compris que je ne pouvais pas parler des leçons de conduite à mes grands-parents. Alors j'ai simplement dit :

— Et moi aussi j'ai envie de partir.

Grand-papa et Grand-maman Perk étaient déçus, je le voyais bien. Mais ils ont fait bonne figure et ont dit à Papa :

— C'est chouette que tu aies à nouveau des projets, Peter. Ça vous fera du bien, à toi et à Lila.

J'étais dubitative. Bien sûr, je voulais partir en vacances avec Papa ; mais l'année dernière, j'avais passé deux semaines au bord de la mer dans l'appartement de mes grands-parents avec mes deux meilleures amies, Jacqueline et Romy. Au cours de ce premier été sans Maman, c'était ce qu'il y avait eu de mieux. Papa était resté à la maison. Pour être honnête, j'avais été plutôt contente qu'il ne vienne pas. Mais maintenant, il s'était remis à parler, et on partageait un secret. Je ne voulais plus perdre ça.

4
CONDUITE DE NUIT

Quand Grand-papa et Grand-maman Perk sont partis, il faisait déjà nuit.

— Allons faire un tour pour nous entraîner, a dit Papa. À ces heures, il y a peu de circulation, et il faut que tu saches conduire de nuit.

J'aurais dû être au lit depuis longtemps. Mais visiblement pour Papa, conduire la nuit était plus important.

Cette fois, j'ai tout de suite pris le volant. J'ai roulé jusqu'au bas de la rue. Tout était calme, mes phares balayaient les haies des jardinets. Devant la maison de Romy, j'ai reconnu la voiture de ses parents. À l'étage, il y avait encore quelques fenêtres éclairées, mais je n'ai pas eu le temps de voir si c'était l'appartement de Romy ou celui du

voisin. Papa était assis à côté de moi, droit comme un piquet, les doigts serrés autour du frein à main. De l'autre bras, il m'indiquait la direction à suivre et me donnait de brèves instructions :

— Freine. À droite, accélère et suis la route. Devant la gare encore une fois à droite.

Soudain, j'ai compris où il voulait aller : à la place devant la halle aux marchandises.

Devant la halle aux marchandises, il y avait un quai de chargement. Quand j'avais envie d'être seule et que je ne voulais pas rentrer à la maison, j'avais pour habitude de me glisser sous le quai. Là, j'étais au sec, et parfois j'y faisais même mes devoirs. C'était le meilleur abri de tout le quartier et je m'étonnais que personne ne l'ait encore remarqué.

Sous le quai, j'avais toujours la paix. Sur le quai – c'est-à-dire juste au-dessus de moi –, depuis environ deux semaines, un groupe de troisièmes se retrouvait pour fumer. Mais ça, Papa n'en savait rien. Il était déjà presque minuit quand nous avons

longé la halle, et pourtant Aurèle était assis là, les jambes se balançant dans le vide. Il a regardé dans ma direction et j'ai aperçu la lueur d'une cigarette. Pourvu qu'il ne m'ait pas reconnue ! Aurèle, je le connaissais d'avant, quand il allait à la même école que moi et qu'il battait les records en copies du règlement. Comme j'avais deux ans de moins, il ne savait pas qui j'étais – jusqu'à jeudi dernier et l'événement cuisant qui l'a marqué. J'étais assise sous le quai et j'écoutais les troisièmes parler :

— Tu ne me crois pas ? s'écriait Aurèle, la voix éraillée. Tu crois que j'en suis pas capable ? Tu n'aurais même pas le temps de te retourner !

— Comment ça, me retourner, avait ricané une fille. Si tu le faisais, personne ne se retournerait !

— Repasse-moi ça, avait dit quelqu'un, et pendant un instant, tout était redevenu calme.

Puis Aurèle et une fille du groupe s'étaient éloignés jusqu'aux buissons. De là où j'étais, je les voyais distinctement. Aurèle se tenait devant la fille, qui lui parlait en gesticulant, ensuite elle l'avait pris

par les épaules et l'avait embrassé. Alors il l'avait attirée contre lui. Au-dessus de moi sur le quai, tout le monde s'était mis à crier, à siffler et à applaudir. Aurèle et la fille étaient revenus, le sourire aux lèvres, et c'est là qu'ils m'avaient découverte.

— Hé ! a crié la fille. Sors de là !

J'ai failli me faire pipi dessus. Tout le monde m'a dévisagée, et quelqu'un a demandé :

— Ça fait longtemps que tu es là ?

J'ai haussé les épaules, et une autre fille a murmuré :

— Elle n'a pas pu voir ce qui se passait au-dessus.

Aurèle m'a demandé :

— Comment tu t'appelles ?

— Lila, ai-je répondu.

Il s'est esclaffé :

— Je ne t'ai pas demandé ta couleur préférée.

— Je m'appelle Lila, ai-je répété un peu plus fort.

Il a levé les mains comme un footballeur qui admet une faute :

— Ok, ok, Lila. Je m'appelle Aurèle. Ça veut dire « celui qui est doré ».

Tout le monde a éclaté de rire. Puis la fille qui l'avait embrassé a dit :

— Bon.

J'ai senti que c'était le moment de déguerpir. Plus personne n'a rien dit, je suis partie, et j'ai eu tellement honte que je ne suis plus jamais retournée sous le quai.

Et voilà que je me retrouvais en pleine nuit, au volant d'une voiture à devoir faire comme si j'étais une adulte, à côté de mon père qui n'avait plus toute sa tête, et devant moi il y avait Aurèle. Apparemment, on peut toujours tomber plus bas, même quand on pense qu'on a touché le fond. J'ai freiné et la voiture s'est arrêtée.

Papa s'est tourné vers moi, l'air préoccupé :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne peux pas repasser par là, ai-je dit, et tout à coup, j'étais si petite que je ne voyais même plus par-dessus le capot.

— Mais s'il y a une urgence… a commencé Papa.

Puis il s'est ravisé :

— Bon. Je nous ramène à la maison.

Nous sommes tous les deux sortis de la voiture. Alors que je contournais le véhicule, Aurèle me fixait. J'ai fait en sorte d'arriver le plus vite possible à la place du passager. Et si Aurèle nous dénonçait ?